

Genèse de la Caravane amoureuse

Il n'y avait tellement pas d'amour à la maison que, petit, j'allais le chercher ailleurs. J'étais comme le renard de Saint-Exupéry, mes voisins étaient pour moi des Petits Princes que je cherchais ardemment à apprivoiser. Dès que j'ai eu six ans, quand je rentrais à pied de l'école, j'aimais prendre mon temps. Quand je voyais quelqu'un que j'avais l'habitude de croiser sur mon chemin d'écolier, je lui lançais un bonjour rempli d'attente. Au bout de quelques mois, à ce petit jeu, j'avais fini par connaître presque toutes les personnes de ma rue. Néanmoins, il restait quel-

ques portes et portails qui ne m'avaient pas encore livré leurs mystères. Celui-ci était tellement fort que je me souviens être resté une fois très longtemps derrière une clôture à attendre que celle-ci s'ouvre pour savoir qui pouvait habiter là. Enfant, j'avais déjà, sans le comprendre, cette curiosité de l'autre. C'est aucun doute celle-ci qui me sauva du désespoir.

À 20 ans, porté par cette même envie, j'étais devenu un jeune homme plein de désirs, rempli de rêves et d'espérances démesurés. Passionné de philosophie, de peinture, de musique, j'adorais me livrer sur une feuille en réalisant poèmes et dessins. Mais ce qui m'exaltait le plus, c'était le piano. J'aimais en jouer et j'en écoutais tout le temps. Depuis ma plus petite enfance, j'avais pris l'habitude,

dans ma solitude, d'aller au clavier pour y déposer ma tristesse et mes joies. Le piano était mon confident. Du coup, arrivé à l'adolescence, je n'en jouais pas trop mal. À 20 ans, le piano, j'y pensais jour et nuit au point de ne plus arriver à poursuivre mes études. Au bout de six mois, taraudé par cette obsession qui n'était plus supportable, je dus choisir entre hypokhâgne et la musique. Je n'hésitai pas longtemps et, suite à une entrevue avec le compositeur Pierre Petit, j'entrai à l'École normale de musique de Paris. Après deux années de classe avec Yoshihiza Taira et Jacques Castérède, j'obtins le prix de composition. N'ayant pas accès totalement à l'instrument chez mes parents, je me faufilais au Conservatoire national supérieur de

musique de Paris pour squatter un studio avec un piano à queue... Et là, plus rien n'existait. J'improvisais toute la journée, sans boire ni manger, me prenant pour Liszt, Rachmaninov ou Chopin. Heureux, je m'envolais, ivre de musique. Hélas ! il arrivait parfois que je me fasse surprendre par un gardien et, comme je n'étais pas élève du CNSM, il me fallait quitter les lieux, à mon plus grand désespoir.

Pour mes parents, le fait d'arrêter mes études de lettres impliquait que j'assume mes choix de vie et, par voie de conséquence, que je me prenne en charge totalement. Il me fallait un boulot. Dès que je trouvai, je décidai de m'acheter un piano rien que pour moi, sur lequel je pourrais jouer sans limites. Ainsi, tout en

assumant quotidien et loyer d'un petit appart dans le 20^e à Paris, au bout de quatre années d'économies, je pus enfin m'offrir l'objet de tous mes désirs : un piano à queue. Il n'était pas tout neuf, mais qu'il était beau ! Dès qu'il entra dans ma vie, je sautai sans hésiter avec lui dans l'inconnu, pour pouvoir vivre ma soif des autres et du monde. J'avais alors 24 ans. Mon piano sur une remorque tirée par une vieille R5 bricolée, je fis d'abord le tour de la France, jouant à pas d'heure pour les paumés de la rue, les notables et les badauds. Je jouais pour des couchers de soleil, pour les yeux d'une beauté qui passait par là, pour rien et personne, juste pour moi et le vent...

Quelques années plus tard, je parcourus l'Europe avec 75 euros en poche ; en

trois mois, je traversai onze pays. Alors qu'à Vienne je fus à peine regardé, considéré comme un saltimbanque, à Prague et à Bratislava, je fus reçu comme un prince. Juchés sur une remorque, mon piano et moi vécûmes des instants magiques : le regard mouillé d'un mendiant touché par ma musique, les formes d'une femme sublime s'évanouissant à jamais au détour d'une rue, les marchands de lune promettant monts et merveilles... J'étais naïf, mais je régnais, libre et fier, sur des bouts de trottoir. Combien d'ombres éteintes s'embrassaient d'un sourire en me croisant ! La nuit venue, reconnaissant de tous ces cadeaux reçus durant la journée, je remerciais la vie. Chaque soir, je m'endormais

en savourant l'envol des possibles que le lendemain m'offrirait encore...

Plus tard, ma passion des autres m'emporta au beau milieu du Sahara, le piano accroché à une dune ; je rencontrai les Touaregs, véritables dieux du désert, ces nomades, empereurs du silence, si nobles sur leurs chameaux. La musique de l'imzad et du piano se mêlant au sable, même les djinns s'inclinaient. Puis en Afrique noire, dans brousses et jungles, je fus renversé par la beauté de ces peuples tant humiliés. J'étais sidéré par leur finesse et la profondeur de leur culture. Alors que les balafons sonnaient, mon piano se faisait déchirer par les rythmes frénétiques des dum dum et djembés. J'étais en smoking et chemise blanche, sous le ciel de l'Afrique, avec,

en face de moi et mon clavier, des griots en boubou coloré, véritables bibliothèques vivantes, porteurs de la parole et du savoir, la tête haute, seigneurs parmi les seigneurs. Et toujours les silhouettes des femmes dignes et droites qui passent et fascinent. Et les hommes aux larges épaules, danseurs à la grâce tellurique, à la musculature saillante et au rire généreux. Comment ne pas s'émerveiller...

Puis mon piano et moi sillonnâmes le Pakistan et l'Inde. Que de paysages et d'hommes nous traversions encore ! Sur les contreforts de l'Himalaya, les sourires des Tibétains, doux comme des soleils de soie, où la pureté s'était faite homme... À Lahore, ce concert nocturne dans un palais moghol au milieu des jardins de Shalimar, éclairé par mille bougies, féerie

jusqu'aux larmes. Et plus tard, au beau milieu de la zone 25 de Chandigarh, dans le quartier des loqueteux, sortant d'un gourbi nauséeux, un homme en guenilles avec une flûte de bois. Nous fîmes une musique hors des temps et des mondes. Et mon piano et moi, nous nous livrions encore à des demi-dieux, des princes et maharadjahs, des ambassadeurs, ministres et chefs d'État, aux intouchables des bidonvilles de Delhi et Karachi, aux talibans de Jelhum, aux réfugiés afghans de Peshawar... Que de visages parfois fermés, remplis de méfiance, mais qui finissaient presque toujours par s'ouvrir grâce à la magie de la musique !

Et puis je rencontrai la misère extrême, les maladies, l'odeur de la souf-

france et de la mort. Beaucoup d'enfants pauvres, crasseux, errant comme des chiens perdus dans des rues tout aussi perdues, le regard hanté par le passé et la vie à venir, retrouvaient pour un instant, en faisant trois sons sur le clavier, un peu d'innocence. Douloureuses émotions, quand, à 25 ans, avec mon piano, j'aurais aimé changer le monde, le transformer en un jardin aimant. Mais, face à toute cette misère, colère, impuissance et désespoir se mélangeaient dans mon cœur... Impuissance devant les petits esclaves, les fillettes prostituées, les gamins des rues respirant de la colle pour oublier la faim, les humiliations et le néant pour avenir... Combien y a-t-il sur terre d'enfants vivant dans de telles conditions ?

Entre Europe et Asie, j'ai connu les Tziganes, peuple au regard fier n'ayant pour seules richesses qu'un cheval et une charrette en guise de maison. Quand ils prenaient leurs violons, ils dialoguaient avec l'Univers entier. Oui, partout, j'étais impressionné, au point de vaciller, par le mystère de ces personnes. Dans ma mémoire, tous ces regards à n'en plus finir... Des milliards d'yeux allumés dans ma tête, comme des étoiles dans la nuit du monde.

Sans que je m'en rende compte, les années ont passé ainsi. Pas cinq, pas dix, pas quinze, mais pratiquement vingt-cinq ans ! En presque un quart de siècle, avec mon piano, j'aurai parcouru plus de 170 000 kilomètres sur les routes et les chemins d'une quarantaine de pays.

Alors évidemment, ça en fait, des histoires à raconter ! Aussi, chaque fois que j'évoquais mes pérégrinations pendant les concerts, il y avait toujours quelqu'un dans le public pour me dire : « J'aimerais tant me transformer en petite souris et me cacher dans votre piano pour venir vivre tout ça avec vous ! »

C'est ainsi qu'en juillet 1999 j'ai rencontré Bassam. Il en avait marre de sa vie de directeur dans les transports, il voulait tout arrêter, partir et explorer le monde. Je lui ai dit : « Fais-le ! Quand tu reviendras, tu seras content de retrouver ton travail. » Après deux mois de silence dans le désert mauritanien, il quitta sa place de patron pour vivre, selon ses propres termes, « plus vrai ». « Les livraisons, les déménagements, c'est fini. Je

vais avoir 50 ans, je veux profiter de la vie. » Curieux, je lui demandai : « C'était comment le Sahara ? — Extraordinaire », dit-il, encore tout ému de ses rencontres et aventures. Et il poursuivit : « Si tu veux, j'aimerais bien y retourner, mais avec toi. — D'accord, mais on prend mon piano. » C'est ainsi que Basam et moi décidâmes de réaliser, au rythme du regard, un Paris-Dakar en piano. Le conseil général de Bordeaux, séduit par l'idée, se porta partenaire du projet. Il nous mit en relation avec M. Perre, le grand directeur de la Citram (les transports bordelais), pour que celui-ci mette à notre disposition un autobus pour le voyage. L'homme, enthousiasmé, nous offrit le véhicule. Quelques mois plus tard, nous étions sur

la route du Dakar avec toute une équipe : Arnaud Petitet, réalisateur et preneur de son, Jean-Pierre Renaudat, cameraman chef opérateur, Nicolas Amiard, accordéon, Jo Brémond, mécano, et Khalifa, guide pour le Sahara. Alors que j'étais assis à l'intérieur du bus, je repensais aux personnes du public, à leurs désirs de m'accompagner. Soudain, l'idée me vint : « Pour exaucer toutes ces demandes, voici la solution : on va prendre d'autres autobus et partir ensemble explorer l'humanité ! »

En rentrant de ce voyage, Bassam et moi retournâmes voir M. Perre. L'ayant suivie sur le Net, celui-ci avait été passionné par notre expédition, tant et si bien que, lorsque je lui exposai le projet d'emmener des gens avec moi pour dire

« je t'aime » au monde, il n'hésita pas une seule seconde. Il aurait pu penser : « Pour quoi faire ? On ne changera rien à ce monde affreux ! », ou alors lever les yeux au ciel en se disant : « Encore un farfelu ! » Mais, conscient des souffrances qu'endure notre terre et convaincu que la Caravane amoureuse pourrait apporter un peu d'espérance, il me demanda : « Tu veux combien de bus ? » Incrédule, je répondis : « Trois, c'est possible ? — Trois, c'est possible », acquiesça-t-il avec un grand sourire. Là-dessus, Bassam me dit : « Je vais te les transformer en camping-car, tu verras, ils seront super. »

C'est ainsi que naquit la Caravane amoureuse.

L'esprit de la Caravane amoureuse

Il est clair qu'emportée par vanités et croyances l'humanité s'est souvent fourvoyée dans des guerres absurdes au cours de son histoire. Alors, absurde pour absurde, pourquoi ne pas oser imaginer et tenter l'inverse ? Déclarer un amour mondial. La Caravane amoureuse part sur les routes dans un esprit d'offensive amoureuse en adoptant la stratégie de la guérilla des bisous. Ce slogan, ça parle à des milliers de personnes ! Cela a l'air tellement simple... Juste un « je t'aime » et voilà, le monde est sauvé... Hélas ! il n'en est rien. Force est de cons-

tater que si nous sourions aux gens dans la rue et si en plus nous leur disons « je t'aime », certaines personnes penseront que nous sommes fous à lier ou que nous avons une idée derrière la tête. Après tout, pourquoi pas ? Quelle belle folie que celle de chanter partout l'émerveillement et l'amour ! C'est bien d'avoir des idées derrière la tête. Moi, j'en ai des milliers de toutes sortes qui me traversent chaque jour. Et cela me rend heureux de sentir tout cet amour. C'est joyeux et léger. Cela nous réveille et nous fait croire au monde. Comme le dit un des moines de Tibhirine, frère Christophe, « pour gagner le cœur des hommes, il faut aimer ». Oui, dire « je t'aime » peut sauver le monde de la destruction. Dire « je t'aime » est guérisseur. Mais comment le

dire, ce « je t'aime » ? De quelle façon, et à qui ?

Initialement, en 2002, lorsque j'ai imaginé la Caravane amoureuse, j'avais l'idée de partir avec des artistes – jongleurs, plasticiens, chanteurs, comédiens, artistes de rue, musiciens, danseurs – , dans des bus transformés en camping-cars. En y réfléchissant, je me suis rendu compte que le mot « artiste » excluait de nombreuses personnes. Beaucoup de gens n'ont pas de talents artistiques. Aussi me posai-je cette question : Qu'est-ce qu'être un artiste ? Est-ce une personne qui, parce qu'elle a un don, pense qu'il y a elle, Dieu et les autres ? Certes non. Un artiste est quelqu'un qui doit mettre son art au service de l'émergence de l'autre. Suivant ce

raisonnement, je pris conscience qu'une personne bienveillante pouvait tout aussi bien faire l'affaire. Avoir le talent d'aimer, c'est cela qui est important. Les hommes et les femmes qui partent dans cette aventure doivent avoir le désir de vivre la rencontre, de se donner et d'être réellement à l'écoute de ce qui se passe afin de rallumer, dans le cœur des gens rencontrés, le feu de la joie et la confiance en l'humanité. Le cœur des gens, c'est la *Terra incognita* en laquelle se dissimule l'infini des désirs. C'est notre part intime, immense trésor que la vie s'empresse d'enfouir dans les cimetières, que nous devons apprendre à connaître et à reconnaître, pour nous relier les uns aux autres. Le système économique utilise cette *Terra incognita* des désirs à son

profit, au point que pour des milliards d'humains, intérieurement leur cœur leur murmure qu'il n'en peut plus, qu'il étouffe, qu'il veut autre chose que des objets. Culpabilisé et manipulé, le cœur des hommes voit l'amour s'éloigner de son ciel. Peu à peu, celui-ci perd espoir et, résigné, finit par ne plus battre.

À ce stade, quand l'amour n'est plus là, qu'il devient inaccessible, trois issues se présentent à l'être.

La première, c'est la colère. Ça commence d'abord avec soi-même : un mental saboteur, la non-confiance... Et puis, par contagion, ça se propage. Alors on détruit plus, on démolit l'humain, le monde, partout, de mille manières, avec des mots, des combines pas claires, du trafiqué, du tordu. Puis ça s'amplifie

jusqu'à tuer. Le « j't'ai eu ! » du sniper lui donne l'illusion d'avoir atteint l'inaccessible amour. Il croit le posséder, mais ce ne sont là que des miettes. Ça apaise, mais ça ne dure qu'un temps. L'âme ne saurait se contenter de miettes, elle veut plus, ce qui est normal, alors le cauchemar reprend de plus belle.

La deuxième issue, c'est posséder. L'homme devient esclave de l'argent et compense son manque d'amour en consommant... Là encore, écran plasma, belle voiture : ce ne sont que des bouts de rien, incapables de satisfaire la soif et la faim de l'âme. Alors il faut toujours plus d'argent pour la rassasier ; et pour obtenir cet argent, certains sont prêts à tout...

Enfin, la troisième issue, c'est le renoncement. Et il y a eu, au cours de l'histoire, de merveilleux renoncements qui touchèrent Dieu. Mais d'autres, hélas ! furent le fait de personnes qui, parce qu'elles ne supportèrent pas d'avoir abandonné leur nature première en séparant le corps et l'esprit, devinrent d'impitoyables juges et bourreaux, semant la peur et la culpabilité chez leurs semblables, fermant ceux-ci à l'amour.

Voilà, la boucle est bouclée... Là est toute l'histoire du monde. Culpabilité, destruction, possession, renoncement, culpabilité. Pour sortir de ce cycle infernal, nous devons oser vraiment aborder les êtres sans attente et sans jugement, de cœur à cœur. Si nous savons faire cela, alors l'humanité se réconciliera avec

l'humanité... Voilà pourquoi les femmes et les hommes de la Caravane amoureuse se doivent d'aller vers les autres le cœur offert. Failles et fragilités sont nos présents, danses et sourires, l'emballage de ces cadeaux suprêmes. Cette vulnérabilité est le sésame qui permet de toucher ces cœurs qui n'attendent que cela. Et quand les cœurs sont touchés, tout s'ouvre. Cette ouverture favorise inévitablement des échanges équitables et durables entre les gens, pouvant générer cette économie équitable et durable que certains de nos politiques cherchent aujourd'hui à construire.

La 1^{re} Caravane amoureuse

Parce que ce fut la première, au début, je me posais beaucoup de questions. Comment cela va-t-il se passer ? La promiscuité dans les bus va-t-elle se vivre facilement ? Est-ce que tout le monde se supportera ? Serons-nous amoureux jusqu'au bout ? Comment serons-nous reçus au Maroc, quand les hommes et surtout les femmes de la Caravane diront librement « je t'aime » aux gens ? Cette liberté sera-t-elle bien perçue dans ce pays musulman ? Est-ce que les caravaniers sauront faire rayonner l'amour sans douter ? Le risque premier étant d'absorber

les peurs des uns et des autres, saurons-nous rester intègres dans notre conviction ? Confronté à autant d'interrogations, j'en conclus qu'il était préférable de ne pas emmener d'enfants dans cette Caravane. Et je fis bien, car celle-ci fut tellement difficile...

Pourtant, au début, tout était vraiment magique : la découverte de personnes magnifiques, les réunions préparatoires à la maison, la rédaction collective de la charte de la Caravane amoureuse à l'Espace des possibles, et enfin, le jour du grand départ...

Le samedi 3 avril 2004, de tous les coins de France, Belgique, Suisse, Espagne et Maroc, les caravaniers se rassemblent à Mérignac. Tous nos bus sont entreposés dans cette ville, sur le terrain

de l'entreprise Ferbos Déménagements, spécialiste piano. Les caravaniers ont pris avec eux leurs affaires personnelles ainsi que le matériel et les équipements nécessaires pour mener à bien l'offensive amoureuse. Groupe électrogène, W.-C. secs, jerricanes, bâches, couvertures, tentes, vaisselle, réchauds, filtres à eau, mais aussi instruments de musique pour danser, huiles essentielles pour les massages, argile et terre pour réaliser modelages et sculptures, déguisements divers, papier à dessin, pinceaux et peintures... Les caravaniers sont tellement motivés qu'ils arrivent tous surarmés ! Tables, chaises longues, pliants, parasols, four, trancheuses, nattes et tapis... On ne peut pas tout prendre, alors commence une grande séance de tri et de rangement.

Heureusement qu'il ne pleut pas, parce qu'il y a du bazar partout autour des bus. Beaucoup de trucs et machins peu essentiels devront rester à Mérignac dans les coffres des voitures. L'important pour mener à bien la guérilla des bisous est de voyager léger afin d'être efficace. Un caravanier supplémentaire nous a rejoints à la dernière minute et cela pose des problèmes pour le couchage, mais finalement, tous les petits soucis se règlent les uns après les autres, tant et si bien qu'aux alentours de 17 heures les bus démarrent, prêts à partir. Les amis et les familles sont là pour dire au revoir. Il y a des larmes dans les yeux, des envies de nous accompagner. On quitte les entrepôts Ferbos Déménagements, direction le Sud, avec l'inconnu pour horizon...

Sur l'autoroute, nos cars tout colorés, estampillés « Caravane amoureuse », suscitent la curiosité des automobilistes. Beaucoup de sourires et de coups de klaxon, les vitres des voitures se baissent, laissant apparaître des pouces levés ! Nous recevons des marques de sympathie et d'enthousiasme. Par les fenêtres, les caravaniers s'amuse à saluer et à envoyer des baisers à la cantonade. Tout le monde est heureux d'être là, tout simplement...